

DISCOURS

DE

M. LE DOCTEUR CHARLES OBERLING

Professeur au Collège de France

à la séance publique annuelle de 1957

Monsieur le Secrétaire général, mon Général,
Monsieur le Président,
Mes chers collègues,
Mesdames, Messieurs,

Pour le jeune garçon que j'étais, il y a un demi-siècle, la journée d'aujourd'hui tient du conte de fée. Le petit écolier de 12 ans qui traînait alors son cartable à travers les rues de notre vieille cité a suivi les méandres du chemin que la destinée lui a tracé et, après maints déplacements, voyages, tours et détours, il est revenu aujourd'hui dans sa ville natale, accueilli par cette vénérable et illustre Académie de Metz, dont il a l'insigne honneur de présider cette séance solennelle.

En voyant devant moi toute cette jeunesse, je ne puis m'empêcher de penser à cette partie de ma vie que j'ai passée moi-même dans votre cité comme écolier, partageant mon temps entre les classes, les devoirs et le chemin de l'école. Ce chemin de l'école a joué un grand rôle dans ma vie. J'y ai vu et appris beaucoup de choses.

Mon père obéissait à une sorte de force centrifuge mystérieuse, qui lui rendait le séjour au milieu d'une ville impossible. Plus tard, j'ai compris ses raisons. Il aimait passionnément la nature, et la vie sans jardin et sans arbres lui paraissait néfaste. La rue Serpenoise, où je suis né, étant à ce point de vue assez mal départagée, il avait élu domicile au Sablon. Moi-même, j'ai hérité de ce penchant et j'ai passé bon nombre d'années à la

périphérie, sinon dans les environs des villes que j'ai habitées : Strasbourg, Paris, Téhéran, New York. Mais, à cette époque, habiter loin du centre d'une ville n'était pas aussi simple que maintenant ! Il n'y avait ni automobile ni autobus, souvent même pas de tramway. Il fallait marcher. De notre maison jusqu'au quartier de l'église Saint-Vincent, où se trouvait mon école, il y avait trois quarts d'heure de marche, et ce chemin, je l'ai fait quatre fois par jour, hiver comme été... Oui, on marchait beaucoup dans ce temps-là.

Heureusement, il y avait des haltes. C'étaient les devantures des marchands de journaux illustrés, les étalages des libraires qui m'ont très tôt attiré. C'étaient aussi les magasins des encadreurs, qui exposaient des tableaux, et combien de temps j'ai passé en rêvant devant ces gravures et reproductions de tableaux anciens ou modernes.

Nous étions aussi attirés par les places où se faisait l'exercice des troupes, car Metz, à cette époque, était une grande ville de garnison. Des soldats, on en voyait partout, et combien de fois n'avons-nous pas suivi l'entraînement des recrues en passant devant la place de l'Esplanade et devant les cours de casernes, construites, plus tard, sur l'emplacement des anciennes fortifications. Incités par les vociférations et les jurons des sous-officiers, ces apprentis soldats étaient maintenus dans un mouvement ininterrompu, apprenant successivement à se tenir droit, à marcher, à saluer, à manier le fusil et la baïonnette. Que sont-ils devenus tous ces fantassins ? J'ai souvent pensé à eux et à la folie de l'Europe, en voyant ces innombrables croix de bois dans les cimetières militaires, tout le long de nos routes de l'Est.

Après ces attractions diverses, on arrivait au Sablon. Ce n'était pas encore, alors, ce qu'on appelle aujourd'hui une banlieue ; c'était encore un faubourg, une sorte de village situé hors de l'enceinte de la ville. Rien de ce que j'ai connu à cette époque ne subsiste. Disparu le petit calvaire avec la statue de saint Fiacre qui se dressait à l'entrée du village ; disparue la vieille mairie avec ses salles d'école pour garçons et pour filles au rez-de-chaussée ; disparue la vieille église, avec son cimetière où repose un de mes frères mort en bas âge. Tout ceci est remplacé par des bâtisses dont le moins que l'on puisse dire est que l'esthétique y cherche encore sa voie. On a l'impression que ce merveilleux sens

des proportions et de l'harmonie qui caractérisait nos constructions des XVII^e et XVIII^e siècles, et dont nous avons de si beaux exemples dans notre cité, s'est perdu, ou n'est plus réalisable économiquement, et que la forme esthétique adaptée à la vie moderne n'est pas trouvée, ou, pour des raisons que nous ignorons, pas appliquée. L'absence de style et le manque de beauté de nos habitations modernes, ces maisons sans caractère, construites avec des matériaux qui vieillissent mal et qui étalent leur laideur sur des kilomètres et des kilomètres, ne figurent-ils pas parmi les raisons du désespoir et du déséquilibre psychique, si fréquents dans nos générations ? L'œil de l'enfant est éminemment sensible à la beauté, et si l'on ne lui offre que de la laideur, on sème les germes du nihilisme et du désespoir.

A cette époque, on ne rencontrait guère, dans nos rues, de voitures automobiles ! Une ville sans voitures, cela nous paraît une chose incroyable, aujourd'hui où il faut aller jusqu'à Venise pour entendre ce bruit si agréable d'une foule où domine le son de la voix humaine. Ces cités où, aux heures d'affluence, on se bouscule, mais sans courir constamment le danger de se faire écraser ; où l'air n'est pas empesté par les émanations des usines et par les gaz s'échappant de mille moteurs. Le seul véhicule considéré alors comme dangereux, et contre lequel nos parents nous mettaient en garde, c'était le tramway. Ces véhicules, je les ai connus encore quand ils étaient tirés par des chevaux. Ils furent remplacés par des tramways électriques, qui nous paraissaient, alors, d'un modernisme outrancier et qui cèdent maintenant à des moyens de transport plus maniables, délivrés de la servitude des rails.

Et que dirai-je des transformations de la ville elle-même, que j'ai vu s'effectuer progressivement au cours de mes allées et venues. J'ai connu encore la ville avec ses remparts, ses fossés, bastions, glacis, escarpes et contrescarpes. A cette époque, lorsqu'on sortait par une des portes, la porte Serpenoise, la porte Mazelle ou la porte des Allemands, on s'en apercevait ! C'étaient de véritables tunnels passant sous des remparts hauts de 20 à 30 mètres. Metz était la ville forte par excellence, partie de cette frontière de la vieille France, qui était une cuirasse de pierres, d'eau, de fer et de terre, telle que l'avait conçue le génie de Vauban. Le caractère illusoire de ces fortifications, qui était déjà

apparu à la guerre de 1870, était devenu manifeste au début de ce siècle, et, un beau jour, une armée de terrassiers s'est mise à l'œuvre, nivelant tous ces terrains et faisant sauter toutes ces immenses maçonneries si patiemment édifiées quelques siècles auparavant.

N'est-il pas remarquable, en somme, d'avoir connu cette ville enserrée encore dans des fortifications juste bonnes pour résister au tir de mousqueton et de l'artillerie à boulets, et de se voir, maintenant, dans l'ère des fusées intercontinentales ? C'est cette évolution inouïe, ce bond d'une époque, qui fut en quelque sorte le couronnement d'une civilisation millénaire, à une nouvelle, l'ère atomique, planétaire et cosmique, qui marque, à proprement parler, la vie de ma génération. Car, nous avons connu encore le monde tel qu'il apparaissait, avec peu de modifications, aux hommes des siècles passés : une vie sans lumière électrique, sans cinématographe, sans phonographe, sans radio, sans avions.

Vous rappellerai-je encore, comme dernier souvenir de mon chemin d'école, ces photographies que j'ai contemplées dans les vitrines de nos agences de journaux, prises par des reporters américains au ras même de la terre, pour constater que l'avion d'Orville Wright avait bien, en réalité, quitté le sol pendant quelques secondes ? Aujourd'hui, pour nous rendre à New York, Montréal ou en Amérique du Sud, nous prenons l'avion transocéanique avec le même naturel que le tramway pour aller à Queuleu ou à Montigny.

La médecine, dans toute cette évolution, n'est pas restée stationnaire. Elle a subi à son tour des transformations inouïes. Ses acquisitions sont souvent ignorées du grand public qui considère comme naturel l'état acquis, parce qu'il ignore ce qui existait auparavant. Nous trouvons normal de boire de l'eau propre, de manger une nourriture saine et contrôlée, de porter des vêtements sans poux, d'être protégés dès notre première enfance par toutes sortes de vaccinations. Peu nombreux sont ceux qui ont pris la peine de lire les récits des grandes épidémies de variole, de peste, de choléra, de typhus qui ont été la terreur des siècles passés et qui ont dépeuplé des pays entiers. Tout cela nous paraît presque de l'histoire ancienne, et pourtant, il suffirait que, par la folie de l'homme, les mesures souvent complexes de surveillance et de

protection sanitaire internationales soient perturbées ou supprimées pour voir revenir très rapidement ces fléaux du passé.

Et, plus près de nous, sait-on que, dans notre enfance, la fièvre puerpérale était une menace mortelle qui planait sur tous les jeunes foyers, et que, dans certaines maternités, il y a cent ans à peine, la mortalité des accouchées était de 20 à 80 % ? Se rappelle-t-on la mortalité infantile due à ces maladies terribles comme le croup, autrement dit la diphtérie, la broncho-pneumonie, la diarrhée estivale ? Actuellement encore, dans les pays moins évolués, où l'on vit comme on vivait chez nous il y a un siècle, sur cent enfants qui naissent, trente à soixante meurent avant d'atteindre l'âge de trois ans.

N'a-t-on pas oublié, déjà, le terrible fléau que représentait la tuberculose ? Sait-on qu'il y a très peu d'années, deux millions de personnes mouraient annuellement de paludisme et que la fièvre jaune, la maladie du sommeil et la dysenterie, ensemble, fauchaient un nombre d'hommes à peu près égal ? Toutes ces maladies ont disparu ou sont en cours de disparition, grâce, surtout, aux sulfamides, aux antibiotiques, au D.D.T., aux diverses vaccinations. La médecine a connu ainsi, au cours des trente dernières années, la transformation la plus spectaculaire de son histoire : la disparition progressive, comme cause de mort, des maladies infectieuses, non seulement des grandes épidémies, mais des maladies courantes comme la pneumonie, la péritonite, la méningite, la pleurésie, les pyélites, l'érysipèle, la pyléphlébite. Toutes ces maladies, qui occupaient une place si large dans le registre des décès, sont maintenant soignées et le plus souvent guéries.

Disparues aussi les maladies de la nutrition, comme l'ostéomalacie, le rachitisme, le scorbut et la pellagre, les maladies parasitaires comme la trichinose et tant d'autres !

Ceci a mis au premier plan, parmi les maladies responsables de la mort, deux groupes d'affections : les lésions cardio-vasculaires et le cancer. L'augmentation de la fréquence du cancer, notamment, inquiète beaucoup le grand public, mais cette augmentation est, en partie, factice et due à des causes indépendantes du cancer proprement dit. Le cancer *paraît* plus fréquent parce que la meilleure connaissance de la maladie, marchant de pair avec une amélioration énorme des moyens, permettent mieux de le recon-

naître. Autrement dit, on parle davantage de cancer parce qu'on arrive à le diagnostiquer là où, autrefois, on parlait d'ulcères, de cachexie, de consomption, d'occlusion intestinale, etc. En dehors de cette augmentation purement apparente du nombre de cancéreux, il faut considérer l'augmentation due à la prolongation considérable de la durée moyenne de la vie. Celle-ci est passée de quarante ans, au début de ce siècle, à soixante et soixante-cinq actuellement, ce qui, pour une maladie comme le cancer, qui commence surtout à se manifester à partir de quarante-cinq ans, est d'une importance fondamentale.

Il n'y a que certaines variétés de cancers qui ont réellement augmenté, et, parmi eux, il faut citer les leucémies aiguës, dont la cause est peut-être en rapport avec un virus, et les cancers du poumon, qui prennent de plus en plus la place de la tuberculose, et dont l'inquiétante augmentation de fréquence est certainement en rapport avec l'abus de la cigarette.

Arrivera-t-on à guérir le cancer ? A ce sujet, je réponds que, maintenant, déjà, d'après les statistiques les plus minutieuses et les plus récentes, on guérit 30 % de cancers, c'est-à-dire environ le tiers. Pour une maladie réputée incurable au début de ce siècle, ce n'est déjà pas mal. Pour les autres deux tiers, nous ne pouvons rien dire pour le moment. Nous espérons, et nous avons de bonnes raisons d'espérer, mais les recherches sont encore au stade empirique, c'est-à-dire : l'état de nos connaissances n'est pas suffisamment avancé pour nous montrer une voie qui mènera certainement au but. Pour le moment, nous tâtonnons. Et là, nous avons surtout besoin de moyens.

Le directeur de l'Institut de recherches sur le cancer, qui est devant vous, est bien placé pour vous parler de la misère de nos laboratoires, malgré les efforts louables faits depuis la guerre. Nous ne travaillons plus dans des caves humides ni dans des locaux insalubres, et les laboratoires ne sont plus les tombeaux des savants comme au temps de Claude Bernard. Mais, les moyens financiers que l'on met à notre disposition sont dérisoires par rapport aux crédits accordés aux recherches similaires en Angleterre ou aux Etats-Unis. Et je ne parle même pas de la Russie, faute de documentation précise. Mais, d'après tout ce que l'on sait, des moyens pratiquement illimités y sont mis à la disposition de la recherche et je ne serais nullement étonné qu'un de ces quatre matins, nous

ne soyions réveillés par un nouveau « Spoutnik », cette fois-ci d'ordre médical, et plus particulièrement cancérologique. Ce qui est surtout navrant, chez nous, ce sont les conditions de vie offertes à nos chercheurs. Elles ont toujours été médiocres, elles sont en train de devenir catastrophiques, maintenant, où nous entrons dans une période d'inflation. Il ne se passe guère de jour sans que, dans mon institut, je ne reçoive des appels au secours d'un chercheur ou d'un technicien qui, littéralement, n'arrive plus à joindre les deux bouts et dont les enfants risquent d'avoir faim. Or, c'est l'élite de notre pays ! Faut-il s'étonner, alors, que la recherche soit de plus en plus délaissée et que les jeunes lui tournent carrément le dos ?

Qu'on ne dise surtout pas que la recherche est un luxe dont la France ne peut plus se permettre les frais, et que si les découvertes sont faites ailleurs, nos malades en profitent tout autant. C'est un raisonnement archifaux sur tous les plans ! Le problème, malheureusement, n'est pas d'aujourd'hui, et Pasteur, dans des pages immortelles et qui sonnent aujourd'hui comme un cri d'alarme, a établi des relations directes entre la pénurie de nos laboratoires et nos désastres militaires. Si la France abdique dans le domaine de la recherche médicale, elle renonce à une de ses missions traditionnelles qui ont contribué à lui assurer son rayonnement dans le monde. Cette perte de prestige qui, malheureusement, se fait déjà sentir, aura des conséquences économiques immédiates : nos spécialistes seront moins demandés à l'étranger, les étrangers viendront moins chez nous, les étudiants en médecine, aussi bien que les malades. Nos revues seront moins lues et moins demandées, les tirages diminueront, les frais augmenteront et, de ce fait, la qualité diminuera encore, cercle vicieux qui aboutira fatalement à leur disparition pure et simple.

Mesdames et messieurs ! Je vois que mon discours académique est en train de s'égarer un peu. Au fond, j'avais l'intention de vous parler de sujets plus élevés, de la position de l'homme devant tous ces bouleversements, dont je vous ai entretenus au début de mon allocution. — J'aurais voulu analyser cet homme du xx^e siècle. Il ne partage plus l'optimisme de son prédécesseur du xix^e, de ce siècle optimiste où la voie paraissait tracée d'une libération de l'homme par le progrès et la science, d'une évolution continue vers la cité idéale où chacun trouverait son bonheur et sa sécurité. Le xx^e siècle a mis fin à ces rêveries en dévoilant brutalement cette

erreur profondément enracinée, suivant laquelle l'homme, en s'instruisant, s'améliore. Jamais divorce n'a été plus éclatant que celui de la science et de la morale. La science a continué à monter en flèche, alors que l'homme est tombé plus bas que jamais. Cet homme, qui a dévoilé un des grands secrets de la nature et qui frémit maintenant devant le risque d'en périr ! Cet homme reconnaît maintenant que ses dieux du XIX^e siècle, qu'ils s'appellent matérialisme, rationalisme, positivisme, étaient de faux dieux. Les socles sur lesquels étaient élevées leurs statues s'écroulent, parce qu'ils étaient érigés sur les sables mouvants de l'incohérence et de l'erreur. Les lois économiques établies au XIX^e siècle se sont montrées fausses. La physique, je n'en parlerai que pour rappeler l'évolution de nos idées sur la matière. Celle-ci, considérée comme une des réalités intangibles de la physique classique, s'est évanouie, et personne, aujourd'hui, ne sait exactement ce qu'elle est. Et la biologie, il suffit de lire certaines pages de Haeckel pour voir tout ce qui nous sépare de cette doctrine, qui se désignait du nom pompeux de « monisme ». Parfois, on a envie de rire. Ce qui était énoncé comme dernier cri de la science nous paraît aussi naïf que, sur le plan de la cosmologie, les conceptions des anciens, considérant le ciel comme une immense cloche de cristal où des milliers de petits lumignons éclairent la nuit des amoureux. M. Haeckel s'est grossièrement trompé. Les cellules ne sont pas de simples gouttes de protéine. C'est tout un monde, et l'idée que nous pourrions un jour en fabriquer dans nos laboratoires est aussi puérile que celle des alchimistes du moyen âge, qui s'imaginaient très sérieusement pouvoir créer un être humain, le fameux homunculus, dans leurs fioles et leurs cornues. Et pourtant, Haeckel était un des papes de notre jeunesse, un biologiste de renommée mondiale, il y a cinquante ans à peine.

Au milieu de ces champs de ruines, l'homme du XX^e siècle cherche sa voie dans le désarroi et, souvent, dans l'angoisse du lendemain.

Aux jeunes qui vivent autour de nous, que pouvons-nous conseiller ? Travaillez avec acharnement et conservez pieusement, au milieu des tourmentes qui vous attendent, les valeurs de notre idéal occidental qui, tout de même, a conduit l'homme des ténèbres de la barbarie aux époques les plus lumineuses de son histoire : les grands enseignements de notre héritage grec, romain et chrétien.

J'aurais voulu parler de tout cela avec plus de détails; j'en ai été empêché par ma préoccupation constante, obsédante, mon souci de maintenir en activité notre Centre de recherches et nos jeunes chercheurs.

N'ayez pas peur, je n'ai pas l'intention de terminer cette allocution par un appel à votre générosité. Mais si, un jour, je vois que, vraiment, il m'est impossible d'assurer la marche de notre Institut, je me présenterai devant mes concitoyens et je leur demanderai de m'aider à poursuivre l'œuvre à laquelle j'ai consacré la majeure partie de mon existence : la lutte contre le cancer.
